

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

**ABONNEMENT**

UN AN \$2.00  
SIX MOIS 1.00  
Strictement payable d'avance.

**REDACTION et ADMINISTRATION**

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal,  
TEL. BELL, MAIN 999

**A L'ETRANGER :**

Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.



M. HENRI MARTEAU, le grand violoniste français  
Salle Windsor, le 6 février.

## ...SOMMAIRE...

Vous n'êtes pas le bonheur. (poésie) . . . . .

Baronne Grellet de la Deyte.

L'oeuvre des Bibliothèques . . . . . Françoise

Quelques mots de réponse . . . . . Mme Duclos de Méru

Le prix d'entrée aux églises . . . . . Françoise

Le récital Renaud . . . . . Françoise

Pitié pour eux . . . . . J. Germano

Frontenac intime (suite) . . . . . Ernest Myrand

A M. Louis Fréchette (poésie) . . . . . D. Girouard

Nouvelle description du Canada . . . . . H. B.

Pages des Enfants . . . . . Tante Ninette

Le Mal du Pays (suite) . . . . . M. Aigueperse

Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.





## DANS QUELQUES JOURS

Vous aurez décidé si vous êtes pour déménager ou pour payer loyer pendant une autre année. Ne croyez-vous pas qu'il serait à peu près temps que vous fissiez un effort, pour posséder une maison? Un chez soi! Y a-t-il en notre langue un mot plus cher ou plus significatif. Tout hont homme a un amour latent pour la nature — le vert feuillage des arbres ombreux, le velours des pelouses, les plates-bandes de fleurs bien entretenues, l'air embaumé, le chant des oiseaux et le soleil. N'est-ce pas votre seul grand désir, — et celui de votre femme — de posséder une maison à vous parmi des alentours si désirables?

### ICI DANS LE BEAU PLATEAU DE WESTMOUNT

Vous pouvez jouir de tous les plaisirs d'une vie suburbaine, et cependant d'être tout près de votre bureau d'affaires. Procurez-vous deux lots ou plus MAINTENANT, soit pour revendre soit pour bâtir une maison. Les bas prix et les conditions faciles de paiement ont amené une demande si considérable pour ces lots, que dans quelques semaines tous les terrains seront vendus, et vous regretterez d'avoir laissé perdre cette occasion. Des emplacements sur des belles rues comme la rue Sherbrooke, le chemin Côté, les avenues Western, Plateau et Highland ne sont que \$350 en montant, et sont payables par termes avec un discompte spécial de 10 pour cent pour de l'argent comptant en 30 jours. Avec \$5.00 par mois, vous payez pour deux lots. Plans et détails gratis.

**GEO. MARCIL, BUREAU PRINCIPAL: CHAMBRE 113, 185 ST-JACQUES**

Succursales sur les )	Coin Sherbrooke et Avenue Minto,	( A 5 minutes
propriétés chaque )	Chemin Lachine, En haut,	( de
après-midi. )	Avenue Highland.	( l'Avenue Victoria.

L. MUSER

H. J. DIETSCHÉ

## MUSER & DIETSCHÉ

Coiffeurs pour dames

et Perruquiers artistiques

SPECIALITÉ: ONDULATIONS MARCEL

2429, STE CATHERINE Ouest

(Entre les rues Stanley et Drummond)  
MONTREAL

Tel. Bell. Uptown 4263.

## Edmond Giroux, Jr.

Pharmacien-Chimiste

EDIFICE DU MONUMENT NATIONAL  
216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628

Spécialité: Ordonnances de médecins.

## Fleurs Fraîches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

1607 rue Sainte-Catherine

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

## Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse :- :- :-

**N. BEAUDRY & FILS**

Bijoutiers Opticiens

212 rue St-Laurent, Montréal

Essayez le polisseur **CANDO** pour argenterie.  
Demandez un échantillon. TÉL. BELL MAIN 210

## Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

256 rue ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1. vol. in-12.....	0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in 1-2.....	0.88

## Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - Montréal



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

## Un Bon Conseil

Ne perdez pas votre temps et votre santé en essayant tous les VIEUX REMEDES. Recourez de suite au SEUL PRODUIT ANTI-SEPTIQUE dont le succès colossal et sans précédent s'appuie sur des MILLIERS ET DES MILLIERS DE GUERISONS. Prenez-les

## CAPSULES CRESOBENE

Vous préviendrez ou vous guérirez infailliblement: MAUX DE GORGE, RHUMES, ENROUEMENTS, GRIPPE, INFLUENZA, BRONCHITES, ASTHME, PNEUMONIE, ETC.

Essayez et vous conviendrez qu'il n'existe rien de comparable.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix de 50c le flacon. Envoyées aussi par la maille, sur réception du prix, en s'adressant à M. ARTHUR DECARY, pharmacien, dépositaire général, 1688 rue Sainte-Catherine, Montréal.

## Regrets superflus . . . .

Pourquoi regretter qu'une année nouvelle vienne, s'ajoutant à celles qui sont passées, vous vieillir davantage... ON N'A QUE L'AGE QU'ON PARAIT AVOIR!... Si des fils d'argent se montrent dans votre chevelure, faites taire ces indiscrets, et rendez leur nuance naturelle en vous servant de la CAPILLINE. En vente partout en bouteilles de 50 cents. Dépôt général:

La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée,

87 RUE SAINT-CHR ISTOPHE, MONTREAL.

A toutes les femmes et surtout aux lectrices du "Journal de Française", nous conseillons d'embellir leurs maisons de fleurs et de verdure variées. Rien n'est plus gai à l'œil et mieux fait pour réjouir l'esprit. Et si vous voulez envoyer des cadeaux à vos amies, car rien n'est si agréable à recevoir que des fleurs, adressez-vous à nous. Envoyez-nous vos commandes et nous vous garantissons satisfaction.

**P. McKenna & Fils**  
FLEURISTES

2614, Rue Ste-Catherine,  
Coin de la Rue Guy.

Terres et Couches chaudes. Côte-des-Neiges.

# Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

*Dire vrai et faire bien.*

## ABONNEMENT

UN AN \$2.00  
SIX MOIS 1.00  
Strictement payable d'avance.

## REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.

TEL. BELL. MAIN 999

## A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs  
Six mois - - - 7 frs  
Strictement payable d'avance.

## GLOIRE, AMOUR, FORTUNE, JEUNESSE

### VOUS N'ETES PAS LE BONHEUR

(Vers au "Journal de Françoise")

J'ai cherché le bonheur, je le poursuis encore  
Dans mon rêve éperdu ;  
J'ai demandé son nom, hélas ! l'écho sonore  
Ne m'a pas répondu.

A l'astre Roi, j'ai dit : Dans les siècles, ta gloire,  
Promène sa splendeur ;  
Tout meurt, autour de toi, ta constante victoire  
Figure le bonheur.  
—Regarde, me dit-il : l'orage, sur la grève  
Couche les alcyons ;  
Le nuage léger que son souffle soulève  
Va briser mes rayons.

A l'étoile, j'ai dit : Dans tes veilles brillantes,  
Ne l'as-tu pas connu ?  
Au chevet des amants, tes lueurs vacillantes  
L'ont peut-être entrevu ?  
—Non, non, car des amants l'inconstance cruelle  
Menace les amours ;  
Et, contre le bonheur, dans sa lutte éternelle  
A triomphé toujours.

A l'arbuste, j'ai dit : La fleur qui se balance  
Dans tes bras enchantés,  
Symbole de jeunesse, enivre ta constance  
De ses chastes beautés.

—Non, non, ne le crois pas, son charme est un  
(mensonge)  
Son laïser est trompeur ;  
La jeunesse qui fuit aussi vite qu'un songe  
Est-elle le bonheur ?

Au clair ruisseau, j'ai dit : Dans ta course rapide  
Toi qui roules de l'or,  
Tu recèdes peut-être, en ton onde limpide,  
Un plus riche trésor ?  
—Le bonheur ne suit pas ma vagabonde course,  
Je suis fils des sanglots.  
Les pleurs de la rosée alimentent ma source,  
Et grossissent mes flots.

Bonheur ! Bonheur ! Bonheur ! ne serais-tu qu'un  
Un mirage enchanté, (rêve,  
Un rayon qui s'éteint, l'illusion qu'enlève  
Une réalité ?

Tromperais-tu l'espoir de l'âme qui t'appelle ?  
L'âme est faite pour toi ;

Si tu n'es pas, pourquoi serait-elle immortelle ?  
Bonheur, oh ! réponds-moi !

"Je suis, mais je ne fais que passer sur la terre  
Comme un souffle divin ;

Je fuis tout ce qui meurt : le plaisir éphémère,  
L'avenir incertain.

Ame, cherche plus haut, j'emprunte mon essence  
A la divinité,

Qui jamais ne finit, qui toujours recommence :  
Je suis l'Éternité !"

Baronne GRELLET DE LA DEYTE (1).

(1) Notre distinguée collaboratrice est, ainsi qu'on l'a déjà dit, la plus proche parente actuelle du héros des Plaines d'Abraham, le marquis de Montcalm. — (Note de la Rédaction.)

## L'Oeuvre des Bibliothèques

Les lecteurs du "Journal de Françoise" se rappellent sans doute qu'il y a quelques mois un appel leur a été fait, dans ces pages, en faveur d'une Bibliothèque que les jeunes filles voulaient fonder à Saint-Jean (P. Q.). On pourra constater par la lettre suivante que l'œuvre entreprise a été menée à bonne fin:

Ma chère Françoise,



Mlle Rachel Meissier croire qu'avant longtemps nous pourrions compter nos abonnées par centaines, c'est vous dire qu'un plein succès couronne l'œuvre. Laissez-moi vous en attribuer une large part qui vous revient de droit... C'est dans votre "Journal" que nous avons puisé l'idée première, après l'appel que vous aviez fait pour la Bibliothèque de Waterloo et que vous avez bien voulu renouveler si gracieusement pour nous.

Veillez donc, ma chère Françoise, recevoir tous nos remerciements et être notre interprète auprès de ceux qui ont répondu si généreusement à cet appel tant du Canada que de l'étranger.

Parmi nos généreux donateurs à Saint-Jean, je vous nommerai au vol: M. le curé Charles Collin, ami des lettres, qui ne s'est pas contenté de nous donner son encouragement du haut de la chaire, mais y a ajouté plusieurs livres et la somme de \$75.00; Messieurs nos députés: Philippe Demers, \$50.00, Philippe Roy, \$50.00.

Notre maire, anglais et protestant, M. Chas. Cousins, \$10.00. Toute la classe dirigeante de Saint-Jean et plusieurs amis nous ont aussi ouvert très généreusement leurs bourses.

Le local pour une bibliothèque faisant momentanément défaut, nous avons accepté l'hospitalité offerte à titre tout à fait gratuit, chez les Dames de la Congrégation, amies reconnues de toute œuvre de progrès et d'avancement. Elle est ouverte de quatre à cinq heures tous les dimanches aux dames et aux jeunes filles, qui ont droit à un volume par semaine, pour l'abonnement annuel de cinquante centins.

Nous n'avons qu'un regret... c'est que les Messieurs en soient exclus. Pour maintenant l'œuvre est sous le contrôle de la Congrégation des Enfants de Marie, dont le Directeur et la Présidente Mlle A. Cartier, ont déployé beaucoup de zèle. Mais ce n'est là qu'un point de départ, et tous désirent que ce soit le plus tôt possible une Bibliothèque Paroissiale — nous déposerons alors — avec quel plaisir! — les rênes de l'administration...

Modestes sont nos débuts, nous ne possédons que près de sept cents volumes, lesquels nous le croyons seront jugés intéressants. Je vous citerai au hasard quelques-uns de nos auteurs: Lacordaire, Mgr Dupanloup, Mgr Bougaud, le Père Van Tricht, Montalembert, Ozanam, Louis Veillot, Chateaubriand, François Coppée, Adolphe Brisson, René Bazin, Alphonse Daudet (quelques œuvres) Paul Bourget (quelques œuvres), Pierre l'Ermite, Léon de Tinsseau, Champol, Maryan; Mme Swetchine, Mme Craven, Mme J. Lavergne, Th. Bentzon, Monlaur, Aigueperse, Henri Ardel, F. Faber, card. Wiseman, card. Newman, Walter Scott, Lewis Wallace, etc., etc.

... d'avoir été si longue, mais je tenais à vous faire part de ce que j'appelle "entre nous", notre petit succès, me rappelant le réel intérêt que vous m'avez montré quand plus d'une fois mon courage a été près de faiblir pendant les ennuis inhérents à la fondation de cette chère bibliothèque. Mais elle est enfin "debout" et encore une fois beaucoup grâce à vous, ma chère Françoise.

Votre petite amie,

RACHEL MEISSIER.

St-Jean, P.Q., 28 janvier 1906.

Le "Journal de Françoise" n'aurait rien fait, d'autre chose que d'avoir aidé à l'œuvre si excellente des Bibliothèques qu'il pourrait, à juste titre, s'en estimer très fier, d'autant que son travail méritoire a produit de beaux et bons fruits.

En effet, la Bibliothèque de Waterloo, (section française), ouverte en 1904, par l'entremise de ce journal, continue de s'agrandir et de prospérer, grâce au dévouement continu et au zèle toujours actif de sa fondatrice, Mme de Varennes.

Puis, voilà, à son tour, établie la Bibliothèque de Saint-Jean, en faveur de laquelle, j'ai sollicité la générosité de tous les lecteurs, générosité inlassable, qui s'est manifestée sous la forme de plusieurs centaines de beaux livres.

Je dois donc remercier — et ce devoir m'est doux infiniment — les collaborateurs qui ont aidé à cette bibliothèque, et qui, de cette façon, ont contribué d'une façon si directe à sa fondation.

La liste des donateurs serait trop longue à inscrire ici; je devrai me borner à les remercier tous en général, et à leur demander de continuer à soutenir et à encourager la diffusion du livre, dont le besoin se fait si grandement sentir en notre pays.

Je croirais manquer à la reconnaissance en ne mentionnant pas particulièrement, parmi les bienfaiteurs de l'œuvre des Bibliothèques, les librairies Cadieux et Dérôme, Granger et Frères, rue Notre-Dame, et Déom, rue Sainte-Catherine. Ces maisons ont envoyé à différentes re-

prises pour les bibliothèques de Waterloo et de Saint-Jean, des caisses entières de volumes très intéressants, dont plusieurs d'une grande valeur artistique et littéraire.



Le devoir que s'est tracé le "Journal de Françoise" ne s'arrête pas à.

Une autre demande de livres lui tant venue de Beauharnois pour une bibliothèque qu'on veut y établir. Il répond avec empressement à cette honorable tentative.

Je présente donc encore cette autre requête aux abonnés du journal. Déjà, j'ai reçu d'eux trop de marques de leur approbation en faveur des entreprises de ce genre, pour craindre que ce nouvel appel restera sans écho.

Toutes les personnes donc qui ont des livres dont elles peuvent disposer voudront bien les adresser aux bureaux du "Journal de Françoise", 80 rue Saint-Gabriel, d'où ils seront ensuite expédiés à la bibliothèque naissante de Beauharnois.

Donnons. C'est encore faire la charité que de fournir le pain qui nourrit l'esprit et l'intelligence.

Et que n'obtient-on pas par le livre? C'est une belle croisade à entreprendre, qui devrait tenter les âmes désireuses de l'avancement intellectuel et du bien moral de leurs compatriotes.

Dans notre jeune Canada, le besoin du livre se fait surtout sentir. Donnons nos villages de bibliothèques aux rayons garnis de volumes instructifs et sérieux, amusants et sains.

Faisons en sorte qu'à chaque foyer, la lecture en commun se fasse dans les après-midi du dimanche et les longues soirées d'hiver, puis, on constatera bientôt les effets salutaires de ce genre d'éducation.

Je m'enhardirai jusqu'à souhaiter que les messieurs les curés de campagne comprennent tous l'excellence de l'apostolat du bon livre, les dispositions saines qu'il procure, les atouts qu'il apporte aux ten-

tations condamnables et l'heureux progrès qu'il saura imprimer à la mentalité de leurs ouailles.

Il me semble que chaque paroisse où il y a une église devrait avoir sa bibliothèque, et que du haut de la chaire même, les paroissiens devraient être encouragés et pressés de s'y abonner.



Je ne saurais trop féliciter les jeunes filles de Saint-Jean de la fondation intelligente et belle qu'elles viennent d'établir dans leur petite ville.

Songeons qu'elles posent ainsi les bases d'une bibliothèque publique, qu'à elles seules reviennent les mérites comme les succès de cette gigantesque entreprise, et qu'on ne s'étonne plus de l'influence et de la force d'une volonté féminine.

Il ne me reste plus qu'à formuler le vœu que les femmes de Montréal, s'inspirant de l'exemple de Waterloo et de Saint-Jean, entreprennent, à leur tour, la création d'une bibliothèque qu'à la grande honte de notre métropole, nous ne possédons pas encore.

FRANÇOISE.

### Thé de la Société Saint-Jean-Baptiste

Les membres de la Société de la Saint-Jean-Baptiste, section féminine, sont invitées à un thé qui sera donné au Monument National, le mardi, 13 février, à quatre heures et demie de l'après-midi. Leurs Excellences, Lord et Lady Grey, ont promis d'assister à cette petite fête si canadienne. Mademoiselle de Beaujeu, commencera à cette réunion, une série de conférences sur les Ecoles Ménagères, qui sera ensuite continuée de quinzaine en quinzaine. Enfin, tout promet une séance intéressante à laquelle, les sociétaires pourront, en plus, s'amuser très agréablement. Prière aux dames de la Société de la Saint-Jean-Baptiste de se rendre à la cordiale invitation de Madame leur Présidente.

## Quelques mots de réponse

Notre article "Aux amis de la vérité" a éveillé de nombreuses sympathies parmi les lecteurs assidus du "Journal de Françoise". Plusieurs nous ont adressé des questions à ce sujet, touchant des points de détail. Nous répondons bien volontiers à ces "amis de la vérité". Toutefois, nous les prévenons que nous donnerons une conférence publique sur la question Louis XVII. Ils comprendront donc, que nous ne leur répondions aujourd'hui que brièvement.

Première question : Comment Louis XVII s'évada-t-il du Temple?

L'enfant royal fut interné au Temple avec ses parents le 13 août 1792.

Le 26 octobre on déclara qu'il avait assez vécu aux mains des femmes et sous prétexte qu'il devait être élevé par les hommes, on le conduisit chez son père.

Le 11 décembre, pendant que le Roi donnait une leçon de lecture à son fils, on vint le lui enlever pour le reconduire à sa mère. Louis XVI comparut le même jour devant la Convention.

Le 3 juillet 1793, à 10 heures du soir, l'enfant, couché, fut enlevé de son lit, roulé dans ses draps et emporté jusqu'à la chambre qu'avait occupée son père. Sa mère n'a que le temps de le serrer sur son cœur et de lui crier: "Enfant, sois toujours bon et honnête." Elle ne revit jamais son fils.

C'est alors qu'on donne au petit roi le cordonnier Simon pour gardien et pour EDUCATEUR!!

Le 5 janvier 1794, Simon annonce son intention de résigner ses fonctions.

Le 19 janvier, le ménage Simon quitte le Temple. De cette date au 27 juillet, l'enfant royal demeure sous la surveillance des commissaires de la municipalité.

Le 27 juillet (9 thermidor), chute de Robespierre.

Le 28 juillet (10 thermidor) 6 h. du matin", Barras se transporte au Temple, se fait montrer l'enfant et lui donne pour gardien, Christophe Laurent, sa créature, créole de la Martinique et compatriote de Joséphine de Beauharnais. C'est ce Laurent qui fit évader l'enfant royal.

Avec la complicité de Barras, il introduisit au Temple un enfant muet, fils de M. Tardif de Petitville et le petit Roi fut transporté dans une cachette dans les combles de la tour, en attendant qu'on put le faire sortir.

La date de cette substitution doit être fixée à la fin d'octobre 1794, époque où Madame Royale reçut une nuit, à une heure du matin, la visite (inexplicable alors pour elle) de deux hommes accompagnés du gardien Laurent.

Le plan de Barras étant que l'enfant-Roi passât pour mort, et le père du jeune muet refusant de laisser sacrifier son fils, un second enfant fut substitué au premier. Celui-ci, scrofuleux et rachitique devait mourir sous peu de temps. Il fut pris à l'Hôtel-Dieu et l'on mit un enfant sain dans son lit (ce qui fit courir le bruit d'une guérison miraculeuse en 24 heures). Le petit scrofuleux mourut, en effet, le 8 juin 1795. C'est lui qui fut autopsié par Dumangin, Pelletan, Lassus et Jeanroy. Il fut inhumé clandestinement, de nuit, dans le fossé du Temple, au pied d'une des tours. C'est là que le général d'Audigné le retrouva, en jardinant, pendant sa captivité, en 1801. Il était enfoui dans de la chaux vive, ce qui indiquait la ferme intention de le défigurer, M. Cazotte retrouva, plus tard, la mère et la sœur de ce petit, à la Martinique.

Il y eut à un certain moment (mars 1794), deux enfants cachés dans les combles du Temple: le vrai Louis et le muet, plus celui qui passait pour Louis XVII.

Comment celui-ci s'évada?

Par l'intermédiaire de la blanchisseuse du Temple. Tous les 10 jours, la voiture chargée de volumineux

paquets, entrant dans l'enclos, elle y séjournait longtemps. On visitait ce qui sortait, mais non ce qui entrait au Temple. Le muet et l'autre enfant furent introduits facilement. Pour opérer les substitutions, on dut attendre les jours courts. D'ailleurs, la visite incombait à Liénard, l'économe (complice de Laurent), et à sa femme, lingère du Temple. C'était elle qui, tous les jours recevait le linge de service.

Lors des fouilles au cimetière de Ste-Marguerite, le cercueil de Louis XVII fut trouvé vide par Fouché. Mais, plus tard, une légende ayant prétendu que le cercueil avait été transféré à Clamart, on fouilla à l'endroit désigné par les soi-disant auteurs de la translation. On y trouva des ossements "dépareillés", ayant appartenu à des individus d'âge différent; le bassin manquant (!!!) on ne put reconstituer le squelette entier. Les auteurs de la mystification étaient des maladroits.

Deuxième question: Que devint Louis XVII après son évasion?...

Caché pendant plusieurs mois dans son oubliette du Temple, il fut nourri d'abord par Laurent, puis par Caron (cuisinier) ami de Laurent, qui lui portait sa nourriture. Le pauvre petit avait juré de ne jamais se trahir, dut-il en mourir. Il ne quitta sa cachette qu'après la mort du second substitué (juin 1795), et fut conduit, d'abord, dans une maison qui existe encore à Paris, sise rue de Seine, N° 6, chez des amis dévoués. Il y demeura caché pendant longtemps, tandis qu'un arrêt de la Convention faisait poursuivre sur les routes de France les enfants, qui offraient une ressemblance avec le petit Roi (mort officiellement le 8 juin). Il fut conduit plus tard en Vendée où il séjourna chez M. Cort de la Sonde, puis conduit à Rome et mis sous la protection du pape Pie VI. (Il faut noter que le comte de la Marek, ambassadeur d'Autriche à Paris emportait pour sa cour le procès-verbal de l'évasion.)

Il faut lire l'"Abrégé des Infortunes du Dauphin", pour suivre pas à

pas, cette triste existence si fertile en vicissitudes!

Troisième question: Qui Louis XVII épousa-t-il?

R.—Une jeune fille d'origine bourgeoise nommée Jeanne Einert. Pour ce mariage, comme pour l'obtention du droit de bourgeoisie à Spandau (Prusse), il fut dispensé de produire les actes indispensables à l'accomplissement des formalités légales, et ce, sur l'ordre du lieutenant de police de Berlin, M. Lecocq.

Quatrième question: Quels furent ses enfants?

R.—Il en eut de nombreux.

L'aînée, fut une fille qu'il appela Amélie, en souvenir du nom porté par Madame Royale pendant le funeste voyage de Varennes. Cette princesse était le vivant portrait de la Reine Marie-Antoinette.

Son fils aîné, Charles-Edouard n'eut pas de postérité.

Un de ses fils, Edmond, a laissé des enfants dont nous parlerons tout à l'heure.

Un autre a fait souche en Hollande de toute une lignée bourbonnienne.

Une fille s'appelait Marie-Antoinette.

La dernière s'appelle Marie-Thérèse, Elle existe encore et atteint 71 ans. Elle offre une saisissante ressemblance avec Louis XVI.

Cinquième question: Par qui est aujourd'hui représentée la descendance de Louis XVII?...

R.—En Hollande, par les enfants du prince Adalbert de Bourbon: trois fils, officiers dans l'armée hollandaise. En France, par les fils d'Edmond de Bourbon, aîné d'Adalbert.

1° Jean de Bourbon (dit Jean III) marié à la princesse Magdelaine, dont il a un fils, le dauphin Henry.

2° Charles de Bourbon.

3° Louis de Bourbon, qui sert son pays à la Légion Etrangère, au Maroc.

La "Presse" a publié récemment les portraits de cette royale lignée issue de Louis XVII, en un supplément spécial. M. DUCLOS DE MERU.

## Le prix d'entrée aux églises

Je reproduis avec empressement, l'extrait suivant d'une lettre de M. le curé de Warren, (R. I.) États-Unis :

"...Vous vous trompez étrangement quand vous laissez entendre que les portes des églises sont fermées aux États-Unis à ceux qui n'en paient pas le droit d'entrée. Savez-vous, madame, que dans toutes les églises, il se dit une messe où sont invités tout spécialement ceux qui ne sont pas en âge de travailler, ou qui ne peuvent payer, ou qui sont sans ouvrage..."

La messe des parias, autant dire.

Je connais cela. En quelques-unes de nos églises, on l'a annoncée, cette messe, libre, pour six heures du matin, chaque dimanche, afin que ceux qui ont peiné et trimé dur toute la semaine, — les servantes, les ouvrières, les blanchisseuses, ceux et celles qui "ne peuvent payer", en un mot, ne puissent même goûter, au jour du repos, quelques heures de sommeil supplémentaire.

Je m'entends peu, je l'avoue, relativement à ce qui se passe dans les églises des États-Unis, et, ne parlant que de ce que je connais, j'ai rappelé seulement que Pie X s'était justement élevé contre l'habitude qu'on y avait mise à la mode, de faire payer aux fidèles le droit d'entrée. C'est donc au pape lui-même que doit plutôt s'adresser la protestation de M. le curé de Warren.

Je n'ai pas soutenu, non plus, que l'on refusait l'accès des églises aux catholiques de la grande république qui ne pouvaient s'acquitter de l'impôt. A cet égard, je ne suis pas renseignée et suis heureuse de prendre la parole de M. le curé de Warren, qui m'assure que cela ne se pratique pas.

Par exemple, j'aurais pu dire, avec connaissance de cause, que dans une de nos églises, il y a quelques années, on a refusé, devant moi,

l'entrée du temple, à une vieille femme, à une messe du dimanche, parce qu'elle ne pouvait offrir la pièce d'argent obligatoire.

Je suis prête à admettre que cette mauvaise action n'était que le produit d'un excès de zèle de la part des gardiens à la porte de l'église, mais la scène n'en a pas été moins pénible, et a laissé dans l'esprit de ses témoins un douloureux souvenir.

Je déclare à M. le curé de Warren que je ne connais pas le système économique des églises des États-Unis, ni les moyens qu'il faut prendre pour l'entretien du culte dans un pays où ni le gouvernement, ni la majorité ne partagent notre croyance. Tout ce que je sais, c'est que les moyens extrêmes ne sont pas nécessaires à Montréal, où le casuel est aussi riche qu'abondant.

Tout ce que je sais, surtout, c'est que Sa Sainteté Pie X n'approuve pas cette taxe scandaleuse, et que tous les chrétiens se réjouissent de sa consolante déclaration.

L'église est-elle un théâtre où l'on doit à la porte payer son siège ? L'église, c'est la maison de Dieu où l'on entre Le prier, entendre Sa parole toute de charité et de détachement, où les riches et les pauvres sont égaux devant Lui. L'église, c'est le temple auguste et saint, et, nous avons tous lu dans son Évangile ce que le Christ Jésus a fait des vendeurs qui voulaient s'y introduire et le profaner...

Je remercie M. le curé de Warren de sa lettre et des bons souhaits qui la terminent. Je m'efforcerais de continuer à les mériter en disant la vérité, et en accomplissant ce que ma conscience de chrétienne et mon devoir de journaliste me dictent de faire.

FRANÇOISE.

Nos félicitations à la "Patrie" sur son concours de Travaux féminins et sur la remarquable exposition qu'elle en a faite au Monument National. Félicitations encore à notre collègue Camille, qui a été, croyons-nous, l'âme dirigeante et l'instigatrice de ce concours.

## Le Récital Renaud

M. Emiliano Renaud, notre artiste canadien, doit donner, le 12 février prochain, un récital à la salle Windsor, auquel le Tout-Montréal dilettante voudra sans doute assister.

Car, M. Renaud ne possède pas seulement la science profonde de son art, mais c'est un charmeur, qui sait communier avec l'âme de son auditoire et lui faire ressentir les émotions fortes et tendres qui caractérisent son jeu plein de merveilles de couleur et d'originalité.

Nous devons donc saluer, en la personne de M. Renaud, un artiste délicat autant qu'un maître, en même temps que nous devons être fiers du talent de notre jeune compatriote et de l'auréole qu'il jette sur l'art musical en notre pays.

FRANÇOISE.

## Offre Extraordinaire

"Le Courrier de l'Ouest", nouveau journal canadien-français publié à Edmonton, province d'Alberta. Le seul journal publié en langue française à l'Ouest de Winnipeg. L'organe des Canadiens d'Alberta et Saskatchewan, avec le "Journal de Françoise" pendant un an pour deux piastres (\$2.00).

**\$3.00 pour \$2.00**

Le Courrier de l'Ouest-12 mois-1.00 } 3.00  
Le Journal de Françoise-1 an--2.00 } POUR 2.00

Toutes les personnes qui adresseront le prix d'un an d'abonnement au "Journal de Françoise", soit \$2.00, recevront le "Courrier de l'Ouest" pendant 12 mois. Ainsi, tout en ne payant que pour un journal on en recevra deux.

Cette offre est bonne pour jusqu'au 1er mai 1906.

## PITIE POUR EUX

Sept heures. La nuit des soirs de décembre est, depuis longtemps venue ; lentement, sans bruit, la neige tombe, drue, affaiblissant l'éclat des lampes électriques et recouvrant toutes choses d'une couche épaisse de larges flocons. Les passants sont, de plus en plus rares. Sans les entendre, on les voit glisser comme des ombres, rasant les murs, le corps en avant incliné pour amoindrir le choc de la rafale grandissante. Un silence attristant règne sur les voies publiques, presque désertes, troublé, à intervalles irréguliers, par le carillon des sonnaillies appendues au poitrail et sur le dos des chevaux dont le trot rapide leur imprime une danse désordonnée. Le calme s'interrompt, parfois, au vacarme des lourds tramways, magiquement emportés sous l'irrésistible puissance du mince fil de cuivre dominant leur couverture. Un sentiment pénible domine la rue, la vie semble s'arrêter et on la croirait pour toujours suspendue si, à chaque cinq minutes, une voix enfantine, craintivement suppliante, ne redisait encore cet appel, que, bien avant la fin du jour, elle n'a cessé répéter aux angles des chemins fréquentés : "La Presse!" "La Patrie!" "La Presse!" "La Patrie!" "La Presse!" C'est le cri d'un petit vendeur de journaux faisant une suprême tentative pour écouler sa marchandise.

Il paraît avoir cinq ans: à peine vêtu, son veston usé, percé aux coudes, privé de ses boutons, laisse presque à nu sa poitrine protégée simplement par une chemisette de laine, sale et amincie par un long usage. Sa culotte courte, n'atteignant que les genoux, met à découvert des bas de coton émaillés de reprises béantes ; ses chaussures éculées, retenues par des brins de ficelles, sont ensevelies sous la neige et demeurent visiblement insuffisantes à préserver ses pieds d'enfant des

rigueurs de la température. Sa tête seule est mieux traitée, coiffée d'une tuque de laine qui fût rouge, rabattue sur les yeux au point de le contraindre à relever le front pour apercevoir les attardés qu'il suppose constamment disposés à écouter sa prière.

La Presse! La Patrie! La Patrie! La Presse! et le pauvre mignon sort avec effort, de ses poches, ses mains qu'aucune enveloppe ne défend, rougies et engourdis, pour retirer de dessous son bras gauche, les quelques exemplaires qui lui restent et les offrir, souvent dans le vide, à des acheteurs que son imagination, égarée par l'attente et la souffrance, fait défiler devant lui.

Il a stationné pendant une heure au coin de la rue Saint-Jacques et de la côte Saint-Lambert, devant les bureaux de la "Presse", et, se traînant à peine, harassé, transi, tennaillé par la faim ; il va installer plus loin son échoppe ambulante, sous l'unique abri de la voûte du ciel. Quand pourra-t-il rejoindre le logis misérable qui lui sert d'asile habituel? Quand cet être humain, naissant à peine et déjà si malheureux, retrouvera-t-il une famille qui le secoure, lui procurant au moins l'indispensable pour reconnaître ce que, journallement, il supporte pour elle de privations et de sacrifices sans nombre? Le fond de l'étroite ruelle sur laquelle ouvre la demeure des siens, est peut-être bien éloigné, et ses forces seront épuisées, son courage l'aura trahi avant son arrivée à l'obscur réduit.

Pour accablant qu'il apparaisse, ce récit doit être tenu comme exempt de toute exagération, de la moindre fantaisie, et les témoins qui pourraient en attester l'exactitude, ne sont, hélas, que trop nombreux, les faits douloureux qu'il dévoile se reproduisant quotidiennement et sur

divers points à la fois de la grande ville canadienne.

Il faudrait n'avoir point d'entrailles pour ne pas se révolter à la pensée qu'un père, qu'une mère surtout, sont capables de méconnaître ainsi leurs obligations les plus impérieuses, leurs devoirs les plus sacrés et d'user de tant de cruauté vis-à-vis d'une innocente créature née de leur sang. Les dangers qu'ils lui font courir sont en si grande disproportion avec son inexpérience et sa faiblesse, qu'ils équivalent à un arrêt de mort dont chaque soir peut amener l'exécution.

On va jusqu'à dire que, le plus souvent, au lieu de trouver, à son entrée dans la demeure paternelle, des bras ouverts pour le recevoir avec bonté, avec tendresse, le pauvre petit vendeur de journaux est durement admonesté quand il n'est pas battu. Malheur à lui si, malgré ses peines, il n'a pu parvenir à se défaire de toute sa pacotille, et s'il manque quelques sous à la recette attendue.

On rapporte également que, dans bien des cas, le produit de la vente n'a d'autre destination que de fournir aux parents les moyens de satisfaire leurs penchants à l'ivrognerie et de dissiper, en quelques instants, et s'en l'en faire en rien bénéficier, même pour ses plus pressants besoins, ce que l'enfant martyr a si durement recueilli.

Ces pratiques ne représentent pas une règle absolument générale, mais les familles en faisant usage fournissent, pourtant, une imposante minorité.

Remarque affligeante: c'est dans une ville de 300,000 habitants, ayant franchi tous les degrés d'une civilisation avancée, complète, que, sans qu'il résulte une protestation, une plainte, on voit, à ce point, violer les principes de la plus élémentaire humanité, et fouler aux pieds les sentiments de pitié et d'assistance dont nul ne peut se permettre de s'affranchir.

L'amertume de ce blâme s'adoucit cependant sensiblement si l'on considère que, trop malheureuse-

ment et comme par une fatalité, tous les grands centres du monde entier sont coupables de pareils manque de charité. Londres a ses toutes jeunes filles travaillant dans des caves infectes, pour six sous par jour, à la confection des dentelles dites "Angleterre". Paris compte dans ses murs les pauvres enfants venus de la Calabre ou des Siciles, "loués", par leurs propres père et mère, à un industriel "sui generis" ("Il padrone"), qui les lance sur le pavé, pour eux inconnu, de la grande capitale, les dresse à la mendicité, et, après avoir empoché leur collecte, les paye avec de mauvais traitements.

Mais le remède est, d'ordinaire, à côté du mal, et il paraît facile à découvrir ici pour les petits vendeurs de journaux.

On peut, d'abord, faire intervenir en leur faveur les sociétés de protection pour les femmes et les enfants, les bureaux d'assistance publique et tous ceux qui se vouent aux bonnes œuvres. Ils trouveront dans le concours des âmes généreuses composant ces associations un puissant moyen d'atténuer leurs souffrances sur lesquelles il sera alors particulièrement veillé.

Puis on demandera à leur profit, l'application rigoureuse des règlements sur le travail des enfants en les augmentant des mesures spécialement jugées nécessaires.

On devrait notamment, décider qu'aucun enfant ne pourra se livrer à la vente des journaux avant d'avoir atteint sa douzième année...

Puis, arrêter que les garçons seuls, seront admis à exercer cette industrie, les fillettes en étant absolument exclues, quelque soit leur âge.

On conviendrait, de plus, que la vente serait irrévocablement close à 8 heures du soir en été, et à 6 heures en hiver.

Les feuilles publiques ne sont pas, tant s'en faut, de création récente en ces contrées, et les modes usitées, jusqu'à ces derniers temps, pour leur distribution, n'avaient jamais nécessité l'emploi d'une armée de colporteurs venant à peine au monde. On laissait aux amputés,

aux infirmes, aux blessés de la vie, la charge d'offrir aux passants les périodiques encore humides de l'étreinte des presses.

Les quartiers excentriques, St-Henri, Ste-Cunégonde, la ville St-Louis, Hochelaga, n'ont jamais payé tribut aux vendeurs de journaux sur les trottoirs.

Aujourd'hui, et depuis une date relativement proche, ces distributeurs sont légions dans la ville fondée par Maisonneuve, les uns encombrant la voie des piétons et harcelant tous ceux qui se trouvent à leur portée; les autres, les fillettes surtout, se répandant dans les bureaux, les magasins, les comptoirs des banques.

Si on recherchait la nationalité de ces spéculateurs en herbe, on aurait, il est vrai, la satisfaction de constater que leur nombre n'est formé que pour sa plus minime partie d'enfants canadiens-français ou anglais. L'immigration produit le reste. Il est honnête et profitable aussi de favoriser les étrangers et de ne pas diminuer les possibilités s'offrant à eux de gagner leur pain, mais on ne doit pas aller jusqu'à les autoriser à méconnaître les lois, les usages, les mœurs du pays qui les hospitalise, principalement d'oublier la protection et les soins qu'ils doivent à leurs jeunes enfants, comme à tous les membres de leurs familles.

J. GERMANO.

### Une nouvelle description du Canada

Le Dr Henry J. Morgan et son collaborateur M. Lawrence J. Burpee, viennent d'écrire un livre intéressant intitulé "Canadian Life in Town and Country". C'est un volume in-12 de 266 pages, enrichi de nombreuses gravures, et imprimé par George Newnes, Londres. Lord Strathcona en a accepté la dédicace.

Cet ouvrage, d'un style vif, facile et agréable, traite d'abord de la confédération canadienne en général; puis successivement des Canadiens-Français, des systèmes politique et judiciaire, du commerce, de la milice, des Indiens, de l'éducation, de

l'instruction publique et du journalisme, de la vie religieuse, artistique, littéraire, et des sports canadiens.

Un chapitre spécial est consacré à la femme canadienne. Il est très bien fait, puisque les auteurs s'inspirent des œuvres de Madame Dandurand et d'autres éminentes Canadiennes.

Le récit commençant aux temps héroïques rappelle les hauts faits de Mademoiselle de Verchères et de Madame de la Tour. Puis, il est question du rôle de la femme canadienne aux différentes époques de notre histoire. On termine en rendant un hommage mérité aux grandes qualités et à l'activité sociale, remarquable de la meilleure moitié du peuple canadien.

E. B.

### Le Palais de la Nouveauté

Qui ne connaît aujourd'hui la réputation de cette maison!

Fière de cette réputation, si bien méritée d'ailleurs, Mme Lamoureux, la directrice de ce remarquable établissement, continue de tenir en mains le plus bel assortiment de costumes, de blouses et mille autres accessoires charmants de la toilette qui donne aux toilettes les plus simples, une apparence habillée qui attire et séduit l'œil.

Toutes les dames de Montréal devraient porter leurs commandes à cette maison, si essentiellement canadienne et qui accomplit vraiment des prodiges pour donner à toutes la satisfaction la plus complète.

Dans cette maison, on sait mettre la clientèle en harmonie avec la tournure des personnes que l'on habille. Corsages jolis au possible, pour porter avec toutes les jupes.

Mme J. LAMOUREUX,  
PALAIS DE LA NOUVEAUTE,  
1783 rue Sainte-Catherine,  
Montréal.

JEAN DESHAYES, Graphologue  
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

FRONTENAC INTIME <sup>(x)</sup>

1652-1658

D'après les "Memoires" de Mademoiselle de Montpensier.

Que l'on juge de la surprise et de la colère de l'impétueuse Montpensier, à la nouvelle d'une telle imposture!

Cette calomnie, racontée le plus naturellement du monde, était d'autant plus croyable que la conduite louche de cette classe de gens en contenait parfaitement la vraisemblance.

"Ces honnêtes gens-là, disent les "Mémoires", vont partout pour de l'argent, et sont à qui leur en donne quand on ne les occupe pas. Je leur avais commandé de ne pas venir en mon logis tant que le roi serait malade ; je croyais qu'ils seraient assez avisés pour ne pas jouer "en lieu du monde".

Toute la soirée se passa, sur l'ordre de la Grande Mademoiselle, à courir aux violons. Ils demeurèrent introuvables. "Je ne dormis point de la nuit," écrit la duchesse, et je me levai dès sept heures pour les envoyer encore chercher." Sur l'entrefaite, entra Montbrun, officier attaché au service de la princesse, lequel s'était aussi trouvé dans la rue des Tournelles, et avait entendu la musique. Voici ce qu'il raconta:

"Je mis la tête à la fenêtre et criai: "Qui sont ces coquins qui jouent-là? Si je descends, je leur donnerai sur les oreilles. Frontenac vint alors me dire: "C'est un violon de Mademoiselle, j'ai voulu le faire taire et il a refusé." Je descendis alors pour lui parler — au violon — mais je ne le trouvai plus, Mesdames de Fiesque et de Frontenac me dirent alors: "Au moins vous serez témoin que ce n'est pas nous qui faisons jouer les violons. On nous veut jeter le chat aux jambes de tout ce que l'on fait."

Informations prises, le cancan malicieux se réduisit à l'aventure de deux méchants violons de cabaret, nullement attachés au service de Mademoiselle, et qui jouaient sur la place Royale à l'heure où Louis XIV recevait les derniers sacrements.

Sûre de ce fait, Montpensier ne fut pas lente à exiger des excuses. En matière d'apologie à recevoir la Grande Mademoiselle suivait une procédure radicale, aussi sommaire qu'expéditive.

"La circonstance vérifiée, j'envoyai Brays, un de mes écuyers, chez la comtesse de Fiesque et chez Frontenac accompagné de force pages et valets de pied. Cette ambassade n'avait pas bon air pour des gens qui étaient aussi mal avec une personne de ma qualité: cela sentait tout à fait son insulte. Brays ne les trouva pas. Je pense qu'ils en furent avertis." Brays y retourna sur les sept heures du soir: il ne les trouva point davantage.

A ce coup, Fiesque et Frontenac eurent peur, et dépêchèrent une ambassade auprès de la farouche duchesse pour négocier la paix. Très tard dans la soirée de ce même jour où Brays, avait deux fois apparu, rue des Tournelles, pour le motif que l'on sait, M. le duc de Brissac, accompagné de l'abbé Belebat, se présentait à l'hôtel de Mademoiselle et lui faisait demander si elle aurait pour agréable qu'ils eussent l'honneur de lui parler. Montpensier acquiesça.

"Quand M. de Brissac fut entré, je parlai la première et lui dis: "Je ne croyais pas que vous eussiez voulu vous charger de me parler de la part de la comtesse de Fiesque ; je vous croyais trop de mes amis pour être son ambassadeur." Je lui fis

remarquer la faute qu'il allait commettre et le sujet que j'aurais de m'en plaindre, mais tout cela fort civilement."

En effet, la duchesse en lui donnant congé le pria de considérer qu'elle avait su distinguer entre l'ambassadeur et l'ambassade.

M. de Brissac répondit qu'il avait cru, sans compromettre la faveur dont il jouissait auprès de la duchesse, lui demander ce qu'elle exigeait des comtesses de Fiesque et de Frontenac. L'inflexible Montpensier répondit qu'il s'était inutilement donné trop de peine: que Brays retournerait une troisième fois aux domiciles de ces dames, et qu'il les sommerait en bonne et due forme, à moins qu'elles ne vinssent à coucher hors du logis. Ce qu'il fit. Madame la comtesse de Fiesque se confondit en excuses. Frontenac se cabra, et maintint ce qu'il avait dit, savoir: que le violon, attaché au service de la Grande Mademoiselle, jouait sur la place Royale, et qu'il avait cru rendre service à la duchesse de Montpensier en lui ordonnant de se taire."

Autant Brays fut attendri par l'humilité de la belle comtesse de Fiesque, autant il s'étonna de l'orgueil de Frontenac.

La Grande Mademoiselle n'en fut point surprise "connaissant, disait-elle, et depuis longtemps, son procédé de travers". Elle envoya le lendemain, non plus son écuyer cette fois, mais son musicien — Félix, de son petit nom, — lui donner un démenti de ce qu'il soutenait l'avoir vu jouer sur la place Royale. "J'étais résolue, s'il avait maltraité mon violon, d'en user de même avec lui. Félix y alla et fit comme je le lui avais commandé. Frontenac lui dit qu'il l'avait bien vu, mais qu'il

(x) Voir le "Journal de Françoise" du 20 janvier.

ne jouait pas et lui parla fort doucement. De sorte, qu'à son retour, je publiai tout haut dans mon logis qui était plein de monde venant me dire adieu, que mon violon était hors d'affaire, et que le démenti en était demeuré à Frontenac. C'était pousser un gentilhomme assez hautement ; j'étais en droit et de qualité à pouvoir en user ainsi."

En vérité, pour qui savait le caractère hautain et le tempérament fougueux du personnage, c'était "pousser hautement un gentilhomme" que le provoquer et le démentir par le ministère d'un valet-musicien (1). Frontenac, ainsi bravé, se fût rendu jusqu'au meurtre plutôt qu'à subir pareille insulte. Rien ne prouve d'ailleurs que le comte, buté à l'inévitable, en fût réduit à cet excès de disgrâce et de misère politiques, pour dévorer silencieusement un semblable affront. Aussi, ce passage des "Mémoires" de la Grande Mademoiselle me semble-t-il confiner à l'invraisemblance, tant il est gros de vantardise. Le violon n'eut pas cette témérité de sommer Frontenac. Il usa probablement d'astuce... et de prudence, et fit un rapport "par cœur" ; c'est-à-dire qu'il se vanta auprès de la duchesse d'avoir exécuté l'ordre de point en point, imagina les réponses de Frontenac, fabriqua de toutes pièces une apologie, laquelle parut à la duchesse d'autant plus véritable qu'elle flattait davantage sa fatuité. L'orgueilleuse Montpensier le crut sur parole et ne vérifia point ses dires.

Gaston d'Orléans, tout lâcheur qu'il fût, n'avait jamais abandonné complètement Frontenac et les

siens. Il leur resta fidèle et sympathique, non par amitié ni loyauté, mais par malice. Rien ne l'amusait autant que de contrarier, de taquiner, de "picoter" sa fille, pour me servir d'un mot fort en usage dans les "Mémoires". Et c'était prolonger le plaisir que de continuer ses faveurs à Buade, à Fiesque, à la future "Divine". Tous trois le savaient bien. Aussi ne lui gardaient-ils, au fond du cœur, aucune reconnaissance. De son côté, le fourbe Gaston ne songea jamais, un seul instant, à les taxer d'ingratitude. Tout ce joli monde se fût éclaté de rire au nez, comme des augures en disponibilité d'emploi, au premier mot sentimental.

Frontenac, cependant, et ses deux belles acolytes n'en continuaient pas moins à courtiser le duc, à cultiver son influence pour en tirer le meilleur parti possible. Il était, plus que jamais, en état de faire face à l'ennemi. Le bruit des vingt-quatre violons de la Grande Mademoiselle jouant tous ensemble pour l'effrayer l'amusaient énormément: le rude soldat qu'était Frontenac en avait entendu bien d'autres musiques et tintamares depuis les vingt ans déjà qu'il marchait au canon. Loïn d'être décontenancé par la périlleuse aventure de la rue des Tournelles, Frontenac s'enhardissait davantage, gardait son terrain, en gagnait même, bref, se trouvait, comme, ci-devant, en bonne et belle posture.

Louis XIV devenu convalescent (2) fut transporté de Calais à Boulogne, de Boulogne à Compiègne et

(2) Un empirique d'Abbeville guérit le roi avec du vin émétique, malgré l'opposition de Vallot, d'Aquin et de Fagon, médecins officiels de la Cour, qui juraient leurs grands dieux que le charlatan empoisonnerait Sa Majesté. "Le bonhomme, raconte Voltaire, s'asseyait familièrement sur le lit du roi, et disait: "Voilà un garçon bien malade, mais il n'en mourra pas!" Le faux docteur ne fut pas faux prophète et vaticina juste: Louis XIV, soigné par trois médecins, fut guéri par un charlatan. Molière en poussa un tel éclat de rire que l'écho en vibre encore aujourd'hui.

L'empirique se nommait DuSausoi. Le nom de l'homme — fut-il charlatan — qui sauva la vie à Louis XIV mérite bien de passer à l'histoire ; il est heureux que les "Mémoires" de l'époque nous l'aient conservé.

de Compiègne à Paris. La Grande Mademoiselle, informée que cette dernière étape serait brève, partit tout de suite pour la capitale. "Le soir que j'arrivai à Paris, j'envoyai, dit-elle, faire mes excuses à la reine, si je n'avais pas l'honneur de la voir et de lui aller rendre mes respects, parce que j'étais habillée de gris." Cette couleur n'était pas d'étiquette apparemment. Anne d'Autriche ne jugea pas l'excuse valable, car elle lui commanda de venir sur l'heure.

"Lorsque j'entrai dans sa chambre, écrit Montpensier, j'y trouvai Frontenac, qui en sortit en même temps. La reine me témoigna plus de bonté qu'elle n'avait fait lorsqu'elle partit pour Calais ; le roi aussi et Monsieur m'assurèrent être bien aises de me voir. Ils s'en allèrent à la comédie dans le jardin du Louvre où ils me menèrent. Quand j'entrai à la comédie, j'y vis Frontenac ; je crus qu'il sortait ; au contraire, il se mit en une place, la plus belle qu'il put trouver, pour être mieux vu du Roi. J'avoue que la colère où cela me mit m'ôta tout le plaisir que j'aurais pu goûter à la comédie ; je n'en dis rien au Roi ni à la Reine, dans la crainte qu'ils ne prissent pas cela comme je l'aurais souhaité."

Rentrée au logis Montpensier écrivit aussitôt au cardinal pour se plaindre de plus belle de maître Frontenac qui avait eu l'incommensurable toupet de se présenter devant elle et d'y être demeuré, après la défense formelle qu'elle lui en avait signifiée. "Ma lettre — je te crois — était aussi pressante qu'il se pût ; je lui faisais connaître que je n'irais pas à Fontainebleau si je n'étais sûre que l'on ferait dire à Frontenac de n'y pas aller." Cette incertitude la rendait absolument misérable.

Le lendemain même de cette désagréable surprise — et l'avenir lui en ménageait bien d'autres — Monsieur, frère du Roi, voulut mener au Cours la duchesse de Montpensier. "Si j'eusse été persuadée qu'il eût été homme à chasser du Cours Frontenac, sa femme et la comtesse de

(1) "Valet-musicien" : cette qualification injurieuse en dit long sur l'humiliante posture des artistes au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans l'échelle de la domesticité, le valet-musicien et le palefrenier occupaient un rang identique. Ce mépris le poursuivra jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Qu'on se rappelle les outrages prodigués à Mozart par l'indigne prince-archevêque de Salzbourg. Mozart supporta d'abord avec patience la tyrannie de ce prélat capricieux. Il craignait, en se plaignant trop haut, de faire perdre à son père la place qu'il occupait à la chapelle de Salzbourg ; mais un jour que ce prince insolent voulait contraindre Mozart à manger à l'office avec les bas-domestiques de la maison, l'immortel artiste rompit le joug et quitta pour jamais le service de l'archevêque.

Fiesque, au cas où nous les eussions rencontrés, j'y aurais été. D'être là et de les voir, parce que je n'étais pas la plus grande dame, et que ceux qui étaient les maîtres et qui m'étaient ce qu'ils m'étaient les souffraient, cela m'aurait été dur ; j'aimai mieux n'y pas aller. J'allai trouver la reine, avec qui je demeurai tout le soir. Quand le Roi fut revenu du Cours, Monsieur me dit :

"Vous n'y êtes pas venue de peur d'y voir ces femmes ; elles n'y étaient pas. Le commandeur de Souvré m'a dit aujourd'hui qu'elles n'avaient garde d'y aller, et qu'elles voulaient, par leur conduite, se rétablir dans l'honneur de vos bonnes grâces, et qu'elles avaient fort grondé Frontenac de la sottise qu'il avait faite." Je lui répondis : "Il y a si longtemps qu'elles éprouvent ma bonté qu'elles croient que je serai toujours de même ; à la fin elles la rebuteront."

Louis XIV partit le lendemain pour Fontainebleau. Mademoiselle demeura à Paris. "J'allai au Cours, écrit-elle, avec l'intention, si j'y trouvais Frontenac ou ces femmes, de les faire chasser par mes valets. Elles ne s'y trouvèrent point." L'événement en fut heureux pour les comtesses car "il n'y avait extrémité où je ne me dusse porter avec raison, sans que personne m'en blâmât," remarque l'impétueuse Montpensier. Sûrement, la duchesse en étant arrivé à ce point d'exaspération eût tenu parole.

Un écrivain contemporain, Madame Arvède Barine, biographe de la Grande Mademoiselle (3) nous raconte qu'elle avait un verbe et des gestes de pandour lorsqu'elle discutait, et faisait mille imprécations. Un jour, dans la chaleur d'une altercation, elle menaça le maréchal de l'Hôpital de lui arracher la barbe de ses propres mains. Ce qu'elle eût fait certainement si le grand officier n'eût pris peur et filé discrètement, à l'anglaise. Frontenac et

compagnie n'ignoraient pas cette anecdote et se tenaient d'autant plus à distance qu'ils étaient mieux avertis.

Sur l'entrefaite du déplacement de la Cour à Fontainebleau arriva la réponse de Mazarin assurant la Grande Mademoiselle qu'il serait fait selon ses désirs. Son Eminence interdisait à Frontenac l'entrée de Fontainebleau. La duchesse s'y rendit aussitôt. "On me témoigna être fort aise de me voir", écrit-elle. Le lendemain, Monsieur donna en son honneur une collation à Franchar, où vivait un ermite dont les prières et les méditations furent plus que troublées par cette brillante et bruyante société de mondains qui croyaient pimenter leurs plaisirs en s'ébaudissant dans un lieu de pèlerinage. "On y alla à cheval et habillé de couleur", racontent les "Mémoires". Après le souper, où les vingt-quatre violons du Roi jouèrent, il y eut retour en calèche, marche aux flambeaux, comédie, et feu de joie. Ce dernier fut si grandiose, et prit de telles proportions, qu'il incendia la forêt sur un espace de quatre arpents. Des centaines d'arbres magnifiques y périrent.

...Mais il était écrit — mektoub — que les meilleures joies de la duchesse de Montpensier seraient empoisonnées par des déboires imprévus, aussi cuisants que ridicules.

(à continuer)

ERNEST MYRAND.

M. Geo. Marcil, en compagnie d'autres capitalistes montréalais, vient d'acquérir de vastes terrains dans Notre-Dame-de-Grâces, représentant au-delà de 800 lots à bâtir.

M. Marcil a l'intention de faire de cette charmante localité un second Westmount, mais canadien-français. Les restrictions imposées quant au genre de maisons, assure d'avance que cette localité deviendra bientôt un endroit favori de la classe distinguée.

## Communication

On nous prie de publier la pièce de vers suivante :

A MONSIEUR LOUIS FRECHETTE,  
Poète

Nous sommes tous au rendez-vous,  
Vous voilà ce soir parmi nous ;  
C'est une aubaine.

Vous venez verser dans nos cœurs  
De votre âme quelques chauds pleurs  
Dont elle est pleine.

Car vous venez à cœur ouvert,  
De notre infortuné Gilbert  
Conter la veine.

Et vous allez sans doute aussi,  
Nous raconter en raccourci,  
Son infortune ?

Puis nous dire en termes pieux  
Comme il fut toujours malheureux

Là, sur la dune,  
D'où volèrent aux alcyons  
Ses plus chères illusions

L'une après l'une.  
Et qu'au-delà de l'océan,  
Personne n'entendit l'élan

De sa prière  
Lorsque mourant il demanda  
De revoir son cher Canada,

Même en sa bière.  
Cris qui ne furent entendus.  
Même ses os furent perdus

Au cimetière.

Et vous venez par tous les lieux,  
Rencontrer vos frères chez eux  
Dire l'histoire,

De ce poète infortuné  
Qui pourtant chez nous était né  
Pour notre gloire :

Et dont seul vous faites les frais  
De faire revivre les traits  
Et la mémoire.

Soyez ici le bienvenu,  
Vous maître, partout reconnu  
En Poésie ;

Poursuivez votre mission,  
Puis, à moins que la nation  
N'apostasie,

L'artiste prendra son ciseau,  
Et nous lirons sur un tombeau :  
Pour Crémazie.

Dr GIROUARD.

Lewiston, Me.

Poésie lue à Monsieur Louis Fréchette, lors de son passage à Lewiston, où le poète lauréat fit une conférence pour le compte du monument Crémazie.

**DUPRAS & COLAS**

ARTISTES-PHOTOGRAPHES

1729 rue Sainte Catherine

Tel. BeM Est 4106.

Montréal.

(3) Cf. Arvède Barine, "La jeunesse de la Grande Mademoiselle". Paris, librairie Hachette, page 151.

## Propos d'Etiquette

*D.---Faut-il répondre à une carte d'invitation, à un thé à la troisième personne ?*

R. — On ne répond pas à une invitation à un thé. Mais quand réponse il y a, elle doit toujours être faite à la troisième personne.

*D.---Doit-on envoyer une lettre ou une carte de remerciements après un euchre où l'on a remporté un prix ?*

R. — Non. Vous vous contentez de remercier sur le champ et de vive voix la maîtresse de maison. Puis, vous retournez faire votre visite obligatoire.

*D.---Peut-on jouer les cartes avec les gants ?*

R. — Certainement. Vous pouvez les enlever aussi, si cela vous agrée mieux. Les gants deviennent de moins en moins obligatoire surtout aux belles mains chargées de bagues.

## RECETTE FACILE

LAPIN OU LIEVRE EN CIVET A LA FRANÇAISE. — Dépouiller, vider et découper le lapin en ayant soin d'éviter les échardes et les petits os.

Mettre dans la casserole un bon morceau de beurre et seulement quand ce beurre est bien chaud "et ne crie plus", faites revenir un quart de livre de lardons plutôt gras que maigres. Quand le lard est d'un beau blond, retirez-le et mettez-le sur une assiette. Placez dans le jus demeuré sur le feu, les morceaux du lapin, un à un, (sans le foie). Faites revenir à feu vif en tournant de temps à autre les morceaux sur toutes leurs faces. Quand le tout est bien revenu, saupoudrez la viande d'une bonne cuillerée à soupe de farine, laissez encore blondir (c'est l'affaire de deux ou trois minutes) et mouillez avec un grand verre de vin ou avec du bouillon. Que la viande baigne juste. Mettez alors dans la casserole beaucoup d'oignons hachés menu (une bonne vingtaine au moins); ajoutez un

bouquet de persil, un brin de thym et un soupçon de laurier. Goûtez, et si le blond n'a pas suffi à saler, ajoutez à votre goût du sel et très peu de poivre.

Couvrez et laissez cuire, à feu très raisonnable pendant environ trois quarts d'heure (plus, si l'animal est gros). Un quart d'heure avant de servir, ajoutez le sang du lapin et le foie qui durcirait à plus longue cuisson.

Invitez d'avance vos intimes et... vous m'en direz des nouvelles, mesdames!

## CONSEILS UTILES

POUR EMPECHER LES LAMPES DE FUMER. — Par un usage un peu prolongé, il se dépose du charbon sur les brûleurs et les porte-mèches, ce qui, à la longue, fait fumer les lampes. Il faut les nettoyer au moins une fois par mois. Pour cela, dans un demiard d'eau, on met un morceau de cristal de soude, gros comme une noix, on y trempe les becs de lampe et on place sur le feu. Au bout de cinq minutes d'ébullition, on rince à l'eau fraîche et les becs seront comme neufs.

Pour empêcher les lampes de fumer, il faut également prendre soin que les mèches ne soient pas éventées, on fait même bien de les tremper dans de fort vinaigre et on les fait bien sécher ensuite. Par ce procédé, on obtient une flamme bien plus claire et plus brillante.

LES MAUX DE DENTS. — Un remède très efficace contre l'odontalgie produite par la carie dentaire consiste à introduire dans la dent creuse une légère quantité d'alun réduit en poudre extrêmement fine.

LES RONGEURS. — Pour éloigner d'une façon certaine les rats et les souris, il existe une véritable panacée, très simple à employer en toute saison: c'est la menthe, dont ces rongeurs détestent l'odeur, et qu'ils fuient sans espoir de retour.

## SALON D'OPTIQUE ST-DENIS

Une innovation charmante. Salon d'optique contenant, en même temps, un rayon de Parfumerie et d'articles de toilette de New-York et Paris. Rien de plus chic que le salon. C'est une surprise. Entrez seulement, vous serez ravies, chères lectrices. Demandez le parfum spécial Mount. Rien de pareil en toute la ville.

P. G. MOUNT, E. PH., Opticien

117 RUE ST-DENIS TEL. BELLE 4088

Essai de la vue gratis.

N. B. — REPARATIONS EN TOUS GENRES

A LA

## PHARMACIE GAGNER

Vous trouverez le plus splendide assortiment de Parfums, Savons de luxe, Eaux de Toilette Cosmétiques, Articles de Fantaisie pour la toilette, etc.

Un cadeau apprécié par les femmes. c'est une jolie bouteille de parfum importé.

Vous ne sauriez mieux faire que de venir voir notre assortiment. Nous sommes toujours heureux de vous montrer nos marchandises, que vous achetiez ou non.

## Pharmacie GAGNER

Coin des rues ST-DENIS et STE-CATHERINE

## Le Spécifique du Dr MACKAY

CONTRE

## L'ALCOOLISME

Employé avec un succès infaillible par le gouvernement de la Province de Québec pour la réforme des alcooliques.

Les autorités municipales de Montréal ont reconnu les mérites de cette découverte merveilleuse. Dernièrement, la Commission des Finances a voté un crédit de \$500 pour faire faire un dépôt de la médecine du Dr Mackay dans tous les postes de police afin d'empêcher, par une prompt application dans les cas urgents, les décès qui se produisent si fréquemment dans les cellules.

Pas besoin d'internement au Sanatorium: le traitement peut se donner à la maison. Pas besoin non plus de diète spéciale. Tout ce qu'il faut, c'est la volonté du malade de se guérir et de s'abstenir de spiritueux.

Cette médecine est maintenant à la portée de tous, le prix en ayant été réduit. Les effets étonnants qu'elle a produits sur les ivrognes les plus invétérés cités en cour correctionnelle à Québec et à Montréal prouvent que l'alcoolisme est une maladie guérissable.

S'ADRESSER A LA

## Leeming Miles Co., Ltd.

288 rue St-Jacques, Montréal.

Seuls agents pour la vente du

## SPECIFIQUE du Dr MACKAY

pour la guérison de

## L'ALCOOLISME

# PAGE DES ENFANTS

## Causerie

Il y a longtemps, chers enfants, que nous n'avons eu de concours. Afin de sortir de l'ordinaire et de vous présenter un genre nouveau, tout en étant intéressant, voilà ce que je viens vous proposer.

Notre populaire écrivain canadien, Laure Conan, doit faire sortir sous peu de jours, une seconde édition d'un de ses ouvrages les plus goûtés: "Angéline de Montbrun". Tous mes neveux et nièces de 14 ans et plus sont chargés de m'en faire une appréciation. Vous me direz ce qui vous a frappés dans votre lecture, ce que vous aimez et ce que dans votre estimation vous n'aimez pas, et un mot l'expression exacte de votre pensée et de vos idées sur cet ouvrage.

Votre travail ne devra pas dépasser plus d'une feuille et demie de papier grande longueur (foolscap), écrit d'un seul côté, adressé au "Journal de Françoise", comme vous savez, et portant au coin de l'enveloppe le mot "concours".

Les plus jeunes parmi mes neveux et nièces n'ont pas été oubliés non plus. Pour eux, depuis 13 ans en descendant, je leur demande comme à leurs aînés, une appréciation du "Secret de Paul" conte de Noël paru dans le "Journal de Françoise", dans le numéro de Noël et du Jour de l'An, écrit spécialement pour vous par Mlle Misserey, de Nuits St-Georges, France. Notre aimable collaboratrice cache son identité sous le pseudonyme de "Élizabeth Dalignières".

Pour ce concours, tous, petits et grands, pourront adopter un pseudonyme si ils le désirent; pour les premiers, j'exige qu'ils mettent au

bas de leur travail, leur âge. Tout concurrent qui n'aura pas rempli cette condition verra sa composition jetée au panier.

Le concours ne s'ouvrira qu'au prochain numéro du "Journal de Françoise". Je vous donnerai alors la liste des prix décernés à la meilleure appréciation, tant pour les jeunes savants et savantes que pour les plus petits de mes neveux et nièces.

Je crois vous faire plaisir à tous en vous proposant ce concours. Ce genre flattera le goût littéraire de plusieurs de mes correspondantes tout en exerçant leur jugement et leur esprit d'observation.

Il n'y a rien qui développe nos facultés intellectuelles comme cet exercice. Vous serez surpris après une lecture faite avec réflexion et étude de tout le bien que vous en avez retiré. Je vous en reparlerai encore la prochaine fois. En attendant, préparez-vous à ce concours.

"Angéline de Montbrun" est dans presque toutes les maisons canadiennes.

Pour celles qui ne l'auraient pas, vous trouveriez facilement ce volume dans les bibliothèques publiques ou paroissiales.

## TANTE NINETTE.

Le petit Paul a été amené à la campagne par son père. Il ne cesse de poser des questions:

—Qu'est-ce que c'est que ça, papa ?

—C'est de l'orge.

—Et ça ?

—De la betterave qui sert à faire du sucre.

L'enfant réfléchit un moment, puis :

—Dis donc, papa, si on plantait la betterave dans le même champ que l'orge... est-ce qu'il pousserait des sucres d'orge ?...

## A l'Eau !!

(Une anecdote pour les étrennes d'une jeune amie)

Ah! quelle chose agréable de passer l'été dans une campagne située sur les bords du Saint-Laurent!

Le village de B..., à quelques milles d'ici, ne manque pas de charmes; et les visiteurs nombreux abondent à ses jolies villas perdues dans les arbres, entourées de parc tout en fleurs.

Par un beau dimanche après-midi du mois d'août, Cécile, ma petite sœur, recevait cinq ou six gentilles amies. Moi, fatiguée de mes livres et voulant redevenir enfant quelques heures, je me joignis à elles.

Maria M..., la plus gaie, la plus dissipée de toutes les fillettes, était chargée de proposer les différents jeux, — tâche dont elle s'acquitta fort bien, — jusqu'à un certain moment!

Le départ de quelques amis de mon père à bord d'un joli yacht attira notre attention. Nous gagnâmes le rivage. Maria, en sa qualité de directrice des amusements, nous proposa d'y rester pour s'amuser.

Et nous montâmes en chaloupe, Maria capitaine!

"En avant! pour la grande métropole des États-Unis!" ordonna-t-elle.

Il y avait à peu près dix minutes que nous nous amusions ainsi, quand la jeune amie emportée par son rôle, cria subitement et en sursautant: "All aboard!"

Malheureusement, elle avait oublié que nous étions à bord d'une frêle embarcation, et, par un faux mouvement, voilà "la capitaine" à l'eau!

# PAGE DES ENFANTS

Stupéfaction générale pour un instant, à laquelle succéda une grande excitation...

L'eau n'était pas profonde: Maria était déjà sur pieds, marchant vers la grève. Mais dans quelle toilette!...

Quoique très nerveuses, nous ne pûmes nous empêcher de rire aux éclats. La joyeuse amie en fut quitte pour changer sa belle robe de mousseline; et l'après-midi finit très joyeusement malgré l'incident, dont chacune de nous garde un souvenir à la fois triste et gai.

YVONNE GRATTON.

## Jeux d'Esprit

### CHARADE

Mon premier, d'un point surmonté,  
Est une modeste voyelle.  
Mon second, souvent répété,  
En chatouillant la vanité  
Du chanteur, stimule son zèle.  
Mon tout, jadis divinité  
Aux pattes de structure frêle,  
En Égypte est encor sculpté  
Sur quelque vénérable stèle.

### LANGUE FRANÇAISE

Peut-on dire d'une rue dans laquelle il passe beaucoup de monde, que c'est une rue "passagère"?

## Réponse à Jeux d'Esprit

### CHARADE

Mon premier appelle à la chasse  
Stop, qui saute hors de mon dernier,  
L'architecte cherche la place  
Où doit se creuser mon dernier.

Rép. — Cor -- niche.

Ont répondu: Urgèle Larose, Sans-Souci, Cancanière, Lucie L. Euphrosine L'Heureux, Montréal; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi; Alfred St-Amour, Cousin Antoine, Alphonse Bernard, Québec; Joseph-Dion, Woonsocket.

Par qui et à quelle époque fut inventée la machine à coudre?

Rép. — Elias Howe, inventeur américain, inventa le premier la machine à coudre en 1845.

Ont donné de bonnes réponses: Joseph-Dion, Woonsocket; Adrienne St-Amour, Evangeline L., Joséphine D., Euphrosine L'Heureux, Alphonsine G., Laurence B., Boule de Neige, Brise du Printemps, Montréal; Cousin Antoine, Alphonse Bernard, Québec.

## Variétés

L'Académie française tenait un jour une séance pour la révision de la sixième édition de son dictionnaire. On en était à la lettre "t", et le secrétaire de la commission de rédaction fit l'aveu que l'on n'avait pu suffisamment s'entendre sur les règles à poser pour la prononciation de cette lettre lorsqu'elle se rencontre au milieu des mots.

Un honorable membre, dont la compétence n'était pas généralement reconnue sur de telles matières, se leva alors et, pour trancher la difficulté, il proposa de décider, en vertu de l'analogie, que s'entre deux voyelles a le son de z, ainsi le t entre deux voyelles doit se prononcer comme le c. Il cita à l'appui de son opinion les mots "patience", "ambition", "pérépétie", "éducation", et une foule d'autres encore. Après qu'il se fut escrimé à soutenir cette étrange loi grammaticale, un académicien, qui s'était tenu silencieux sur son fauteuil et qui avait écouté avec un fin sourire, se leva enfin; c'était Charles Nodier, le savant et spirituel philologue: "Mon cher collègue, dit-il, de sa voix la plus hypocritement bénévole, prenez "picie" de mon ignorance et faites-moi "l'amicié" de me répéter la "moi-

cie" des belles choses que vous venez de dire."

Ces paroles, prononcées avec la bonhomie qui caractérisait l'honorable membre, excitèrent une hilarité que celui-là seul à qui elles étaient adressées n'eut pas le bon esprit de partager. On comprend toutefois que l'incident devait mettre fin à la discussion; la séance fut levée.

Deux huissiers furent maltraités en fait et en paroles.

Ils verbalisèrent ainsi:

"Lesquels assassins, nous maltraitant et nous injuriant, disant que nous étions des coquins, des scélérats, des voleurs, ce que nous affirmons véritable..."



Un ami de la maison prend bébé sur ses genoux et le fait sauter.

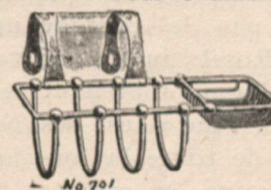
—Oh! monsieur, dit l'enfant terrible, fais bien attention de ne pas me faire tomber!

—Mais non, mais non.

—C'est que, tu sais, je suis déjà tombé d'un âne hier.

## Accessoires de Luxe en Nickel

Pour chambre de bains.



Portes Eponge, Bacs à savon, Portes serviettes, en verre et en Nickel, Douches, Massage, Appareil pour papier à toilette. Sièges de bain, etc, au plus bas prix.

**L. J. A. SURVEYER,**  
6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. MONTREAL

**PUNDE & BOEHM**  
Coiffeurs, Perruquiers  
et Parfumeurs  
2365 ST-CATHERINE Ouest  
près de la rue Peel, MONTREAL

Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.  
Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers.

FEUILLETON

## Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

“Tout marche bien... Ah! si “elle” voulait rester! songeait le docteur en franchissant le seuil du chalet. Mais, c'est un rêve... Il faudra sacrifier Durtol à Pennelière... Eh bien, je sacrifierai Durtol. A la première fonte des neiges, on empilera meubles, bagages...”

Il s'arrêta net. Au salon, personne. Sur la table, bien en évidence, une lettre portait l'adresse de Jacques, écrite hâtivement par Suzan.

“Elle ne peut sans doute pas rentrer ce soir, murmura-t-il. Quelle idée aussi d'aller en ville par un temps pareil! Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé!”

“Mon cher Jacques,

“Votre mère a dit, hier, à Daisy, que vous ne vous étiez pas encore occupé de trouver un remplaçant pour le sanatorium, je brusque la situation et je pars. Je pars, non parce que je ne me sens pas le courage de rester quelques mois de plus à Orcines, mais parce que je ne me sens pas le courage d'y rester sans Rosel auprès de moi, ou avec Rosel qui, apprenant à ne plus m'aimer, me refuse ses baisers, me frappe de toute la force de ses petites mains, en criant, dans son langage d'enfant, comme elle me l'a fait aujourd'hui encore: “Maman méçante! Méçante maman!”

“Loin d'Orcines, je retrouverai, je le sais, les caresses de ma petite bien-aimée. C'est à Pennelière que je vais vous attendre avec Daisy et les deux domestiques de marraine. Vous avez assez confiance en eux pour ne rien craindre à mon sujet. Du reste, à part Roscob et May Champvallier,

personne ne saura (pas même M. de Mire!... vous voyez, je n'oublie pas...) le lieu de ma retraite.

“Croyez, mon cher Jacques, qu'il m'a fallu bien souffrir pour vous quitter comme je le fais. Mais vous ne m'eussiez pas laissée partir, et, ces jours-ci, j'étais à bout de forces.

“Ecrivez-moi vite que vous allez me rejoindre, et que vous me pardonnez.

“SUZAN”.

Lentement, Jacques déchira cette lettre en menus morceaux et les jeta un à un dans le feu d'un geste machinal; puis, les yeux fixés sur la flamme qui venait de les dévorer avec une hâte joyeuse, il resta là, toute la nuit, sans larmes, sombre, en proie à une colère aussi grande que sa douleur...

A la cuisine, les domestiques, désorientés, inquiets, s'étaient d'abord regardés, les bras ballants. Le maître n'avait pas diné, le maître ne se couchait pas, le maître ne répondait rien quand on lui parlait. Que faire?

Le valet de chambre régla la situation:

—Allez au lit. Monsieur n'attentera pas à sa vie parce que c'est un croyant; mais, il peut être malade, je veillerai pour le soigner. Maître!... si vous le voyiez!... Je suis bien entré dix fois au salon sans qu'il ait eu seulement un clignement des paupières. Il est pâle comme un mort, ses yeux sont fixes. On en aurait peur, si on ne savait que c'est le chagrin qui le met dans cet état. Notre petite Madame a fait là un joli coup.

—Eh bien, riposta la cuisinière, il n'avait qu'à partir plus tôt. Est-ce qu'on laisse une pareille jeunesse, l'hiver, dans un pays perdu, seule presque tout le jour! Sans compter que “la vieille” était méçante pour elle, et lui enlevait la petite. Madame a pris le bon moyen pour forcer Monsieur à s'en aller. Il l'adore et, dans quelques jours, nous serons à Pennelière, croyez-moi, Baptiste.

Mais Baptiste hocha la tête.

—Je ne sais pas... Monsieur a un drôle d'air. Les doux sont, parfois, têtus et pas commodes. De toute façon, on servira bien Monsieur, car, si Madame est une bonne maîtresse, il est, lui aussi, un bon maître. Et puis, Madame, a recommandé de ne pas le quitter, de le soigner; donc...

—Donc, on ne bougera pas, même d'une année, s'il le faut. Allons, bonsoir. On voudrait être au matin. Quand la vieille viendra chercher la petite, ce sera du joli!

Le docteur traversait, le lendemain, la cour du sanatorium, quand la mère Orvanne, furieuse et désespérée, se précipita vers lui.

—Je viens de chez toi. Les domestiques m'ont juré... oui, juré... que Rosel était partie. Ils se sont moqués de moi, les insolents! Ce n'est pas vrai! Réponds, réponds donc vite que ce n'est pas vrai...

—C'est vrai!

Elle bondit.

—C'est vrai? Où est-elle? Pourquoi l'a-t-on emmenée? C'était ma joie, ma vie, cette enfant-là! Ta femme le savait, elle me l'a enlevée, j'en suis sûre... Cela ne m'étonne pas d'elle; mais toi, toi, pourquoi ne m'as-tu pas avertie? Pourquoi n'as-tu pas empêché cette Parisienne de malheur...

D'une main ferme, le docteur entraîna la paysanne:

—Tais-toi, mère, je te prie, et ne te donne pas en spectacle à mes malade, ils te croiraient folle! Ma femme, appelée par une amie, a dû partir précipitamment...

—Elle n'avait qu'à me laisser Rosel.

—Suzan ne s'absente jamais sans Rosel.

—Elle reviendra quand?

—Je l'ignore.

Insensiblement sa voix était devenue dure, si dure, que la mère Orvanne, essuyant ses larmes d'un geste brusque, jeta sur son fils un regard inquisiteur...

Elle le trouva si pâle, si vieilli tout à coup, que le soupçon de la vérité lui traversa l'esprit.

—Pourquoi les as-tu laissées partir?

—Il le fallait.

—C'est chez cette folle de Champvallier que la... que ta femme est allée avec la petite?

—Oui.

—Mais elles reviendront, dis, Jacques ? Et tu garderas le sanatorium ?

—Si le séjour de Suzan se prolonge là-bas, je garderai le sanatorium l'hiver.

—Ensuite ?

—Ensuite, je ne sais... Ensuite, je partirai, sans doute...

Toujours la même voix étrangement dure!

La main ridée de la mère Orvanne se posa sur le bras de son fils:

—Je crois que tu as de la peine, mon gars. C'était bien vrai, tu le vois, ce que je t'ai dit et que tu ne voulais pas croire. La Francine le savait par son mari que ce vicomte avait fait demander ta Suzan. Elle l'aimait, cet homme-là, et c'est pour faire plaisir à sa marraine, j'en suis sûre, qu'elle t'a épousé. Ici, elle est trop loin de lui... Comment, tu t'en vas?...

—Oui j'ai du travail, puis, il y a des choses dont on ne devrait pas écouter le premier mot. Tu ne me reparleras jamais de ceci, ma mère, jamais, tu entends, car c'est faux, et j'ai horreur du mensonge.

Le ton était sans réplique. La paysanne le comprit.

—C'est bon, on ne t'en parlera plus jamais. Ce que tu ne m'empêcheras pas de dire, c'est que cette femme ne te convenait pas... Ah! je ne la regrette pas, elle, non! mais Rosel, ma gente Rosel!

Et s'enveloppant dans sa mante, dont elle rabattit le capuchon sur sa tête, la mère Orvanne reprit le chemin d'Orcines, pleurant tout fort, au milieu du silence de la campagne, l'enfant tant aimée, trop aimée, hélas!

## IX

New-York, le... 18...

“Mon cher Jacques, je viens, à l'instant, de recevoir une lettre da-

tée de Pennelière. Suzan m'apprend ce qu'elle appelle, elle-même: “Un coup de tête”. Je ne l'excuse pas, mais je ne t'approuve pas non plus. Tu t'es égoïstement endormi, dirai-je, sur le plaisir du séjour au pays, sur l'intérêt de tes études médicales et des soins à donner à tes malades: voilà le réveil! Un réveil triste, comme il y en a souvent dans la vie; mais tu sais bien qu'une brise un peu forte chasse rapidement les nuages, et qu'il ne reste plus, alors que le ciel bleu et le soleil.

“Écris vite à ta femme, en la grondant un peu, pour garder ton autorité de “maître”, mais que, sous la remontrance, elle puisse lire tout l'amour du mari. Puis, dès que tu le pourras, emballe tes meubles, boucle tes malles et pars. C'est le conseil que te donne ton vieux et fidèle

“ROSCOB.”

New-York, le... 18...

“Ma petite-fille, tu as agi en pensionnaire de douze ans qui veut jouer un tour à ses maîtresses. On ne quitte pas son mari, son foyer, sans qu'une raison absolument grave légitime le départ. Tu t'ennuyais, tu souffrais, soit!... Je te plains et je trouve que Jacques a été un peu personnel, comme... la plupart des hommes, et trop faible envers sa mère; mais je ne puis approuver, ta fugue, tu le penses bien?”

“Si le temps n'était aussi horrible, je te dirais: “Repars, repars bien vite”; mais je redoute pour toi, surtout pour Rosel, la rigueur de la température d'Auvergne. Écris donc à Jacques, sans tarder, que tu regrettes cette “équipée” qui le plonge, je le sais, dans une douleur profonde. Ajoute tout ce que tu trouveras de bon, d'affectueux; et ton cœur est si riche de la monnaie d'amour, que ce petit orage se dissipera comme les orages du mois d'août... en quelques heures. C'est entendu, n'est-ce pas, ma fillette?”

“Je t'embrasse ainsi que Rosel,

“ROSCOB.”

## X

Durtol, le... 18...

“Cher maître, les quelques lignes laissées par Suzan, au départ, m'apprennent le lieu de son séjour, sans m'exprimer le moindre regret de sa conduite. Lorsqu'elle m'aura écrit une lettre de sérieux repentir, je lui répondrai avec tout mon cœur, un cœur qu'elle fait horriblement souffrir, et nous irons aussitôt à Pennelière. Jusque-là, je trouve que je ne dois prendre aucune initiative.

“Bien à vous,

“JACQUES”.

Château de Pennelière, le... 18...

“Mon grand ami, en partant, j'ai laissé à Jacques quelques lignes pour lui dire que j'allais l'attendre à Pennelière. Je lui disais combien je m'étais ennuyée, surtout combien

### À grands maux, simple remède

Chacun sait ce qu'il en coûte si les fonctions des voies digestives sont entravées par la constipation.

Toute une partie — la plus grosse part — de notre fragile machine humaine se détraque. C'est désormais le désordre le plus inquiétant et le plus douloureux. Le retentissement sur notre organisme de l'arrêt ou simplement du ralentissement de la digestion est énorme. Qui ne l'a observé un jour pour en avoir été victime! Migraines, embarras gastrique occasionné par la constipation, insomnie, inappétence, fièvre, congestion, et tout ce qui s'en suit.

Cependant, rien n'est si simple que de parer à toutes ces désastreuses conséquences. Il suffit tout simplement de faire usage des merveilleux GRANULES LACHANCE, dont la réputation est bien connue et dont on peut dire qu'ils sont le vrai remède à de si nombreux maux.

En vente partout en flacons de 25 cents.

Dépôt général: La Cie des Laboratoires S. Lachance, Limitée, 87, rue St-Christophe, Montréal.

j'avais souffert, avant de le quitter de la sorte ; et j'achevais en lui demandant de venir me rejoindre et de me pardonner.

Il n'a pas daigné m'écrire. Je l'aime toujours de toute mon âme, mais je ne veux pas envoyer une autre lettre qui tomberait peut-être entre les mains de sa mère, ou qu'il laisserait de nouveau sans réponse. Il sait où me trouver : j'attendrai ici son bon plaisir.

«Je vous embrasse affectueusement.

«SUZAN».

P. S. — Rosel est ma consolation, ma joie. Elle me caresse du matin au soir.»

Ces deux lettres parvinrent le même jour au docteur Roscob. Bien qu'il fût à traiter, avec des confrères, une question scientifique, il les décacheta rapidement, les lut d'un coup d'œil et devint si pâle que plusieurs demandèrent :

—Une mauvaise nouvelle, docteur ?

—Oui, dit-il ; pour la première fois, depuis mon départ, je regrette de ne pas être à Paris. Des êtres qui s'adorent restent séparés par dignité, comme si l'orgueil ne devait pas céder le pas à l'amour !

—Patience !... Quand la brise de mai ramènera les hirondelles sous le ciel de France, l'Amour rentrera avec elles. En ce moment, c'est l'hiver, c'est la glace... l'orgueil. L'Amour, bientôt, patinera dessus. Patience ! Patience !

Mais le docteur Roscob hocha la tête. Il savait, lui, qu'avant l'arrivée du printemps, Jacques, au milieu des montagnes d'Auvergne, et Suzan, dans la solitude de Pennelière, avaient le temps de beaucoup pleurer, de beaucoup souffrir...

## XI

Juin commençait. Dans la plaine, la campagne chantait l'été. Elle le chantait par les vols éperdus des oiseaux dans le ciel bleu, par les arbres complètement feuillés, par les blés que parsemaient : bluets, co-

quelicots, marguerites — le drapeau national des champs ! — par les senteurs pénétrantes de la vigne en pleine floraison, par le soleil brûlant qui faisait frétiller les lézards le long des vieux murs, bourdonner les abeilles, s'enivrer d'espace et de fleurs papillons et libellules.

Dans le landeau qui suivait lentement les zizags de la vallée, Suzan ne prenait pas garde à cette nature en fête, pas plus qu'à l'incessant babillage de Rosel assise à ses côtés sur les genoux de la fidèle Daisy.

Très amaigrie, très pâle, elle relisait, pour la vingtième fois peut-être, une lettre portée l'avant-midi par un exprès, alors qu'on fermait, à la tombée de la nuit, les grilles du château.

La lettre portait le timbre d'Orcines et la suscription : «Pressé».

«Madame,

«Vous avez été ma paroissienne, un peu ma «fille» aussi pendant quelques mois ; pourtant, j'hésitais à vous faire part de la maladie de Mme Orvanne, quand, hier, la pneumonie ayant pris un caractère alarmant, votre belle-mère m'a fait appeler. Devant son fils, elle a manifesté le regret sincère de son animosité contre vous, ainsi que des souffrances que vous ont causées cette animosité : souffrances dont elle a détaillé les causes avec une lucidité parfaite.

«Je suis chargé par elle, confidentiellement, de vous exprimer son désir de vous voir. Avec son instinct de mère, elle a depuis longtemps deviné... la vérité. Le rêve de Mme Orvanne, avant de mourir, est, d'abord, d'obtenir votre pardon, puis de faire cesser une situation pénible, douloureuse à tous les points de vue.

«Je sais, je suis sûr, que vous n'hésitez pas une seconde ; mais, je l'avoue, je crains que, malgré toute la diligence possible, vous arriviez trop tard. N'importe, vous serez là !... Et je suis convaincu, Madame, qu'à cette avance de votre cœur un autre cœur, que vous connaissez

bien, répondra avec tout son élan.

«Je trace une croix sur le front de Rosel. Que la chère petite vous prenne par la main, et vous entraîne bien vite sur la route du départ.

«Je vous prie d'agréer, Madame, l'assurance de mon religieux dévouement.

«BARRÈRE,

«curé d'Orcines.»

La jeune femme ferma les yeux au souvenir de cette minute inoubliable, où, après quatre mois écoulés, quatre mois de silence, de torture, elle avait senti tout proche le «revoir» de l'aimé, plus aimé encore peut-être, comme si l'Amour prenait dans les larmes une nouvelle vigueur !...

Sans hésiter une seconde, ainsi que l'écrivait le curé d'Orcines, elle avait jeté ces mots au cocher avec une intonation joyeuse et fière :

—Attelez dans quelques minutes, Jean. Je pense pouvoir prendre le train de dix heures.

Vite, Daisy avait empilé des vêtements dans une malle, et on était parti, arrivant assez tôt à Trouville pour expédier une dépêche au curé d'Orcines : «Je pardonne tout. Dites à mère seule que je viens.»

( à continuer )

## Assurance de la Femme

Nous ne cessons de répéter que la femme doit s'assurer plus encore en Amérique que partout ailleurs.

Nous sommes fiers de constater que dans notre pays, la femme ne reste pas inactive, et prend sa large part du soin d'entretenir la famille. Nos jeunes filles peuvent vivre de leur travail, de la façon la plus honorable. Pourquoi ne pas songer un peu plus à la terrible, mais, hélas, bien réelle perspective de la mort ? Pourquoi ne pas chercher à atténuer dans la mesure du possible les conséquences d'une disparition peut-être prochaine ? Vous toutes qui lisez ces lignes, Mesdames, n'attendez pas à demain pour mettre à exécution un projet aussi sage, assurez-vous de suite, venez consulter aujourd'hui même la Sauvegarde, ou écrivez-lui pour avoir des renseignements.

Nous avons plusieurs combinaisons avantageuses à vous offrir, et toujours proportionnées à votre position et à vos besoins.

Nous sommes à votre disposition, 7 Place d'Armes. Tél. Main 4033.